

Bertrand Puard

C'EST LA RÉVOLUTION!

Les gardiens de la Déclaration



casterman

C'est la Révolution !

Casterman
Rue Haute 139
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

ISBN : 978-2-203-24399-6
N° d'édition : L.10EJDN002623.N001

© Casterman 2022

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achevé d'imprimer en mars 2022, en Espagne, par Liberduplex
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone, Espagne).
Dépôt légal : avril 2022 ; D.2022/0053/68

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Bertrand Puard

C'est la Révolution !

2. Les gardiens de la Déclaration

casterman

*La Déclaration des droits de l'homme
[...] apprit au monde entier
que la Révolution française était faite pour lui.*
Jules Simon, *La Liberté* (1859)

1.

— Tu travailles trop, papa ! lança Camille à son père, tandis que celui-ci s’apprêtait à quitter leur logement pour retourner à son fourneau, situé au sous-sol de la bâtisse.

Elle lui trouvait le teint pâle. Surtout, ses lèvres épaisses étaient presque blanches et ses ongles décolorés.

— Que veux-tu, ma fille ? répondit le boulanger. La prise de la Bastille m’a privé d’un contrat important. La garnison qui s’y trouvait ne mange plus mes bonnes brioches mais plutôt les pissenlits par la racine...

Isabelle, son épouse, laissa échapper un soupir.

— Tu t’épuises à la tâche, Claude, dit-elle. Passer tous tes après-midi à courir les rues pour dégotter de

nouveaux clients, ce n'est pas tenable... Laisse-moi donc faire ta commissionnaire !

— Non ! répondit-il, en se levant de sa chaise.

Il tangua un instant et se prit la tête entre les mains avant de retrouver un semblant d'équilibre. Un autre signe de son état de fatigue, jugea Camille, qui resta muette cette fois.

— Je vous ai déjà assez mis dans l'embarras lors de mon arrestation, à la mi-juillet... Il me faut travailler doublement, triplement même, en ces temps troublés. Je l'assume. Nous connaissons bientôt des jours meilleurs, j'en suis persuadé...

— As-tu au moins des nouvelles de Lucas ? demanda Isabelle.

Claude secoua la tête négativement. Lucas était son fidèle brigadier depuis plus de cinq ans. Ce dernier avait dû quitter son poste une semaine auparavant, en urgence. Sa mère avait été blessée dans des émeutes, à Dijon, et le jeune homme avait dû partir au plus vite pour prendre en charge ses deux petites sœurs.

Camille saisit cette occasion.

— Moi, je peux t'aider aux fourneaux ! lança-t-elle, en bondissant de sa chaise.

— Non ! trancha à nouveau son père. Nous en avons déjà discuté. A-t-on déjà vu une jeune fille pétrir du pain ?

Et Claude accompagna sa question d'un regard dépité en direction d'Évariste, qui jouait une partie de cartes près de la fenêtre avec Justin. Les deux garçons ne se souciaient guère de la conversation, trop occupés à batailler. Justin, le petit frère de Camille, était trop jeune pour aider à la boulangerie. Mais Évariste, que la famille avait recueilli après la prise de la Bastille, était en mesure de donner un coup de main à Claude. Seulement, il ne rêvait et ne parlait que de devenir soldat et d'embrasser la carrière militaire. En essayant d'aider, il avait déjà commis bourde sur bourde, alors Claude n'avait pas insisté. Il ne souhaitait pas l'incommoder tandis que le fier garçon, orphelin de mère, était toujours sans nouvelle de son père, le capitaine Delatour. Delatour était-il mort ? Avait-il fui ? Cette énigme tarabustait à juste titre Évariste, qui passait le plus clair de ses

journées à glaner de maigres renseignements ici et là, le plus souvent en compagnie de Camille. Si Claude avait eu plus de temps à leur accorder, il aurait mené l'enquête avec eux. La tristesse d'Évariste faisait peine à voir.

— J'y retourne donc, dit le boulanger en effaçant ces pénibles pensées de son esprit. La commande de miches pour l'estaminet de Mme Lavalette ne peut attendre. Et le meunier de Noisy doit bientôt passer...

Camille observa les pas lourds et gauches de son père qui alla se servir un verre d'eau à l'évier de grès, dans le coin de la cuisine qui faisait aussi office de chambre à coucher pour les trois jeunes gens. Elle n'allait pas rester les bras croisés, que diable ! Mais Isabelle la rappela aussitôt à son devoir :

— Tu t'apprêtes à sortir, je le sais bien, mais viens plutôt m'aider à changer les draps de notre lit !

Camille se résolut à aider sa mère aux tâches domestiques. Fort heureusement, le logement, situé au deuxième étage de la maison, ne comprenait que trois pièces chichement meublées et décorées de quelques

pâles gravures : la cuisine, la salle commune et la chambre parentale.

Une fois son labeur terminé, Camille ôta ses vêtements d'intérieur et enfila un pantalon et une veste seyante. Il était huit heures du matin.

Son père allait mal. Elle comptait bien agir sans attendre.

2.

On était le 16 août 1789. Cela faisait un mois et deux jours que le peuple de Paris s'était révolté contre le pouvoir royal.

Qu'est-ce qui avait changé dans le paysage, excepté les traces de poudre et de suif recouvrant les pierres de l'ancienne prison de la Bastille ? Rien.

Qu'est-ce qui avait changé dans les esprits ? Tout.

Mais Camille préférait laisser à d'autres le soin de se mêler de politique. Évariste rabâchait à longueur de journée sa colère contre les insurgés. Camille pouvait le comprendre. Son père en avait subi la cruelle vindicte. À l'inverse, Lucas, l'employé de son père, n'avait pas de mots assez durs pour parler du roi et de ses sbires.

De son côté, Camille considérait que c'est en prenant soin de chaque individu qu'on ferait évoluer la situation générale et non pas l'inverse. La mission qu'elle s'était donnée ce matin était simple : elle irait chercher chez M. Dumas quelques plantes pour fortifier son père, lutter contre ses carences et le protéger des maladies.

Le soleil brillait déjà fort et dorait les façades de la rue Saint-Antoine, où ils habitaient. La boutique de l'apothicaire venait d'ouvrir ses portes. Elle se situait en amont, à quelques pas de la place Royale.

Comme à son habitude, M. Dumas s'était posté sur le pas de sa porte, ses mains nouées sur son ventre proéminent qui faisait presque craquer son gilet noir. Il observait son fils Joseph, du même âge que Justin, qui s'amusait à pousser un cerceau de bois à l'aide d'un bâton. Derrière lui, Friquet, son berger allemand, grognait. Lorsque Camille arriva, le chien bondit sur elle, cherchant les caresses.

— Bien le bonjour, Camille, dit l'apothicaire, sans se départir de son air bonhomme. Tu es sacrément matinale ! Je n'ai malheureusement aucune course à te confier encore...